

Érasme et la culture littéraire

Pierre Sage

Volume 4, numéro 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500179ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500179ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sage, P. (1971). Érasme et la culture littéraire. *Études littéraires*, 4(2), 149–162.
<https://doi.org/10.7202/500179ar>

ÉRASME ET LA CULTURE LITTÉRAIRE

pierre sage

Érasme, « prince de l'Humanisme européen », est un philologue et un théologien. Mais son activité prodigieuse dans ces deux domaines, ses « travaux d'Hercule », comme il disait lui-même, ne répondent qu'à une seule ambition, ne forment en vérité qu'une seule entreprise : la « restauration des Bonnes Lettres » est ordonnée à la réforme du Christianisme ; la culture littéraire à la culture religieuse, c'est-à-dire à la formation de l'homme total. Laborieux itinéraire, dont il faut suivre les étapes.



La fonction du langage, aux yeux d'Érasme, est d'une importance vitale : l'acquisition du « bien-dire » est une condition primordiale de la formation de l'esprit, de l'affinement et de l'enrichissement de l'âme.

Et c'est pourquoi, d'abord, il a dénoncé, combattu, ridiculisé l'ignorance et la « barbarie » de ces maîtres qui prétendaient former la jeunesse et posséder la clé de toute science. Il s'en prend surtout à ce jargon des théologiens qui n'est le plus souvent qu'un cache-sottise. Rappelons-nous les textes virulents de l'*Éloge de la Folie* :

Je ris souvent en constatant de quelle façon ils établissent leur supériorité théologique. C'est à qui emploiera le langage le plus barbare et le plus grossier ; c'est à qui bégaiera au point de n'être compris que par les bêtes. Ils se disent profonds quand le public ne peut les suivre ; ils jugent même indigne des Lettres sacrées de plier leur style aux lois des grammairiens ¹.

Dans la lettre à Dorpius (1515), où il justifie ses attaques, Érasme s'indigne « de l'ignominie et des monstruosité d'un

¹ *Éloge de la Folie* (1508), trad. P. de Nolhac (Classiques Garnier), p. 127.

langage barbare » qui trahit, chez ces docteurs qui le parlent, une « ignorance totale des Belles-Lettres et l'inintelligence du langage² ».

Il est de fait qu'au XV^e siècle — et depuis longtemps sans doute — le latin s'était avili à un état déplorable. Depuis Boèce, disent les humanistes, (donc depuis le VI^e siècle) l'humanité a été livrée « aux Vandales et aux Goths ». On estropie les mots, on massacre la syntaxe, on forge des barbarismes, des vocables bas et triviaux. C'est un baragouin abominable, dont la harangue de Janotus de Bragmardo nous donne un exemple (un peu embelli). « La science, disait Jean Mair, un des maîtres scolastiques de ce temps (et adversaire d'Érasme) n'a pas besoin de beau langage ».

Bien entendu, ces ignorants diplômés « méprisent saint Jérôme comme un grammairien parce qu'ils ne le comprennent pas ». Ils se moquent du grec, dédaignent Cicéron et Virgile. Plus stupides que des porcs, dépourvus de sens commun, ils prétendent détenir eux seuls les secrets du savoir et de la sagesse. Et s'ils « conspirent » aussi « farouchement » contre les Bonnes Lettres, c'est qu'ils ont peur que si par malheur elles renaissaient et que le monde se ressaisît, leur ineptie n'éclate à tous les yeux, « eux qui passaient dans l'opinion pour ne rien ignorer³ ».

Les conséquences de cette barbarie, de ce mépris des Lettres et du beau langage qui s'est répandu jusqu'au niveau de l'enseignement élémentaire, sont de la plus funeste gravité. Elles entraînent d'abord l'appauvrissement de l'esprit, l'aveuglement de l'intelligence. D'accord avec la tradition chrétienne la plus ancienne et la plus assurée, Érasme affirme l'importance du bien-dire. Il y revient souvent, notamment dans le petit *Tractatus de Ratione studii* paru à Louvain en 1511 :

Principe fondamental : la connaissance présente un double aspect : les choses et les mots. L'apprentissage des mots vient en premier lieu ; mais l'essentiel est l'apprentissage des choses. Cependant certains gens, pour aller plus vite aux réalités, font peu de cas du langage et, dans cette fâcheuse préoccupation d'abréger le chemin, aboutissent à de graves pertes de temps. En effet, on ne prend

² *Ibid.*, p. 221.

³ *Ibid.*, p. 215.

connaissance des choses que par le moyen des mots qui les désignent : ainsi lorsqu'on n'est pas en possession d'un langage précis, il est inévitable que le jugement que l'on porte sur les choses soit aveugle, hasardeux et extravagant ; et en fin de compte on peut constater que ceux qui tombent le plus souvent dans des discours sophistiqués sont ceux qui se flattent de faire peu de cas des mots et de viser aux choses.

C'est pourquoi, affirme Érasme, il faut d'abord apprendre la grammaire et préférer les écrivains qui ont exprimé les idées les plus solides et les plus justes parce qu'ils ont eu le style le plus parfait. N'est-il pas ridicule d'apprendre au prix de laborieux efforts ce que l'on sera obligé ensuite de désapprendre à grand peine ? Conclusion : apprenez la grammaire, mettez-vous au grec et au latin. Ces deux langues sont la source de tout savoir clair et sûr.

Ailleurs, il parle des « lettres d'humanité, sans lesquelles tout savoir est aveugle ⁴ ». Ailleurs, des « lettres grecques, sans lesquelles est aveugle toute érudition ⁵ ». Ailleurs encore, il affirme comme vérité d'expérience incontestable que

sans l'appoint [*conditura* : assaisonnement] des langues et des Belles-Lettres, toutes les disciplines sont froides, muettes et presque aveugles ; sans elles, les républiques ne peuvent être florissantes ni la vie agréable. En bref, l'homme, sans les Lettres, ne peut guère être un homme ⁶.

Crois-moi, dit-il à Guillaume Budé, il est déshonorant pour nos écoles de voir la jeunesse, à peine munie de vagues notions de grammaire, être jetée dans la sophistique et dans ces exercices destinés à l'entraîner aux disputes de la scolastique. Certes, cette initiation à la dialectique peut avoir son utilité pour apprendre à raisonner ; mais la connaissance des langues est absolument nécessaire. Sans le secours de la dialectique, beaucoup raisonnent juste ; mais sans la connaissance du bon langage, personne n'est capable de comprendre ce qu'il entend ou ce qu'il lit ⁷.

⁴ « Humanitatis litterae, sine quibus caeca est omnis doctrina » (opera, éd. de Leyde (abrég. L.B.), t. X, col. 1704 F).

⁵ Corresp., éd. Allen, t. VI, p. 403.

⁶ *Ibid.*, pp. 436-437.

⁷ *Ibid.*, t. VI, p. 478.

Insistons : « Les hommes dépourvus de culture littéraire, de ces Lettres qu'on appelle très justement humaines, méritent à peine le nom d'hommes ⁸ ».

La formation même du sens religieux, la connaissance de Dieu dépendent de cette culture de l'esprit fondée sur la formation littéraire. Les Lettres élèvent et aiguisent l'intelligence ; par là, elles disposent l'âme à se hausser au niveau des réalités spirituelles et à comprendre les messages divins. Sans la connaissance des Lettres, impossible d'entendre dans tout son sens la sainte Écriture. Érasme le dit à Martin Dorpius : « La connaissance des langues — ou tout au moins du latin — a une telle importance pour la science des saintes Écritures qu'il me semble extrêmement imprudent à qui les ignore de prétendre au titre de théologien ⁹ ». Dans l'*Éloge de la Folie*, Érasme donne des exemples amusants de bévues commises par des maîtres en théologie par ignorance du latin ¹⁰.

Érasme rappelle maintes et maintes fois le sens qu'il entend donner à sa croisade en faveur de la culture littéraire : « Mes travaux n'ont d'autre ambition que de ressusciter... les Bonnes Lettres presque ensevelies et de rappeler ensuite les hommes à la pratique de la véritable piété évangélique ¹¹ ». « Pour accomplir ce dessein [ramener les âmes au pur christianisme] la connaissance des langues et des Bonnes Lettres, ainsi qu'on les appelle, est de première importance, car il est évident que c'est leur abandon qui vous a fait tomber si bas ¹² ».

Demandons-lui pourquoi il a cultivé, au prix de tant de veilles, le grec et le latin :

Non pas, répond-il, pour acquérir une vaine beauté du style ou me procurer un plaisir puéril ; mais parce que j'avais constaté depuis longtemps que le temple de Dieu était déshonoré par une ignorance et une barbarie trop largement répandues : j'ai donc entrepris, dans

⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁹ Nolhac, *op. cit.*, p. 237.

¹⁰ *Ibid.*, p. 171. Les historiens de nos jours méritent parfois le même reproche. Témoin celui qui traduisait « germana theologia » (expression d'Érasme, qui signifie « théologie pure ou purifiée, authentique ») par « théologie germanique », c'est-à-dire luthérienne.

¹¹ À Artlebus de Boskowitz, 28 janv. 1521 (Allen IV, pp. 438 sq.).

¹² À Lorenzo Campegio, 5 fév. 1520 (*Ibid.*, pp. 180 sq.).

la mesure de mes moyens, de restaurer sa splendeur en faisant appel à des ressources du dehors ¹³ et d'enflammer les âmes bien nées à l'amour des divines Écritures ¹⁴.

On voit l'itinéraire : débroussailler et purifier les intelligences infectées ou menacées par l'oubli et la méconnaissance de l'éducation littéraire ; et, grâce à l'enrichissement du vocabulaire et à l'affinement du style, les familiariser avec les idées nobles et les hautes vues de l'esprit ; de là, leur permettre d'accéder à l'audition et à la compréhension de la parole divine, des grandes vérités chrétiennes ¹⁵.

En somme, Érasme veut faire concourir la beauté littéraire des lettres antiques à l'élaboration de l'homme. La culture du beau style lui paraît contribuer à la culture de l'âme. Le premier après les Pères et à l'exemple de son cher saint Jérôme, il exprime dans la plus belle langue la beauté et la pureté du Christianisme. Les vérités de la foi dévoileront leur splendeur et prendront toute leur puissance de séduction lorsqu'elles seront formulées et commentées dans une langue digne d'elles : « Les mystères de la religion ne peuvent pas ne pas perdre leur attrait s'ils ne sont pas présentés avec une forte éloquence et un certain agrément ¹⁶ ».

L'Enchiridion militis christiani, traité de spiritualité, qui met en lumière les exigences les plus âpres de l'Évangile, est un beau livre, d'une élégance et d'un charme inconnus jusqu'alors et il a attiré à un christianisme plus fervent des milliers d'âmes.

□ □ □

¹³ La métaphore du temple amène à distinguer ce qui est intérieur au sanctuaire (la théologie) et ce qui est à l'extérieur (les connaissances dites précisément « profanes »).

¹⁴ *Enchiridion militis christiani* (L.B. V, col. 66 B).

¹⁵ Autres textes : à propos du grec : « Joindre à la connaissance des lettres grecques celle des livres saints : c'est là l'ordre normal qui nous permet de nous élever de l'humain au divin » (Allen, VI, p. 379). Ailleurs : « Rien n'est meilleur à l'homme que la piété, dont il faut faire sucer, pour ainsi dire, aux enfants les premiers éléments avec le lait. En second lieu viennent les disciplines libérales (c'est-à-dire les Lettres) qui, bien qu'elles ne soient pas des vertus en elles-mêmes, prédisposent la nature humaine à la vertu, la faisant passer de la sauvagerie barbare à des mœurs douces et faciles » (Allen, IX, p. 401).

¹⁶ L.B., t. V, col. 29 F – 30 A.

La barbarie, l'abrutissement et l'avilissement de l'homme, voilà le premier danger qui menace une civilisation qui prétendrait se passer de la culture littéraire ; et voilà le premier mobile de la croisade entreprise par Érasme en faveur des Belles-Lettres.

Il y a un péril opposé. Certains lettrés se sont engoués à tel point de l'Antiquité qu'ils risquent de s'y paganiser et de corrompre, par contagion, les jeunes âmes. Selon l'adage redoutable « *Corruptio optimi pessima* », la culture peut être d'autant plus nocive qu'elle peut être plus bienfaisante. L'alternative est traditionnelle. Érasme, dans ses *Adages*, le rappelle à la suite de Grégoire de Nazianze : « Le savoir est la plus précieuse richesse de la vie ; si l'on en use mal, le pire des poisons ¹⁷ ». « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » dira l'auteur de *Gargantua*, le plus illustre des érasmiens français.

Nous voyons, écrit Érasme à Dorpius, que même des hommes de grand talent abusent de leur culture littéraire pour donner libre cours à leurs passions, l'un chantant ses ineptes amours, un autre flattant les gens qu'il veut amadouer [...]. Nous en voyons un autre se faire le célébrant de ses propres louanges [...]. Pour moi, j'ai toujours visé à être utile autant que je le pourrais ¹⁸.

Parmi les humanistes, en Italie notamment, certains se sont laissé gagner par la séduction du paganisme. Ils adorent Cicéron, ils se pénètrent avec ivresse de Catulle et d'Ovide et ils n'ont que mépris pour les écrivains sacrés, pour les Pères, dont ils jugent la langue inculte et grossière. Érasme proteste. Il déclare qu'il y a là une trahison à l'égard des Bonnes Lettres, une méconnaissance affreuse de la Vraie Beauté spirituelle à laquelle doit introduire la beauté du langage. Il préfère, quant à lui, la « paulina facundia » (l'éloquence de saint Paul) aux cadences de Cicéron. Il exhorte les érudits, les lettrés, les jeunes gens surtout, à rejeter avec horreur ce paganisme qui menace de ruiner la foi et les mœurs. Il l'écrit, il le répète : « Je me suis appliqué à obtenir

¹⁷ « Est maximum vitae decus scientia ; si rite non utare, maximum malum » (*Adage Lux tenebrae*).

¹⁸ Nollac, *op. cit.*, p. 193.

que les Bonnes Lettres qui, en Italie et particulièrement à Rome, ne respirent souvent qu'un pur paganisme, se tournent à célébrer ouvertement le Christ¹⁹ ». Et à Noël Béda, le 15 juin 1525 : « Mon dessein a toujours été d'encourager l'étude des Bonnes Lettres afin qu'elles célèbrent le Christ et vous savez bien que, chez les Italiens, jusqu'ici, elles ont un son tout à fait païen ». « Sonare Christum » : vingt fois dans ses écrits et dans ses lettres il revient à ce programme qui assigne leur fin suprême aux études littéraires. L'idéal qu'Érasme s'est fixé et qu'il exhorte ses disciples à poursuivre, c'est d'« allier l'éloquence de Cicéron et la piété chrétienne²⁰ ».

Voilà donc les deux aspects du combat mené par Érasme et qu'il a mené sans trêve jusqu'à sa mort, pour la restauration des Bonnes Lettres.

Contre ces deux dangers qui menacent la culture et compromettent l'épanouissement spirituel de l'homme, Érasme propose des mesures de réforme.



Les premières concernent la pédagogie scolaire, l'enseignement au niveau élémentaire.

D'abord, jetons au feu tous ces manuels, bréviaires de sottise rengorgée et d'ignorance doctorale dont on assomme la jeunesse et qui abâtardissent les meilleurs esprits : *Doctrinale puerorum* d'Alexandre le Gaulois, *Catholicon*, *Mammectrectus* et « autres dictionnaires analogues » — Remarquons en passant que Rabelais, sur ce point comme sur tant d'autres, se fera l'écho de son maître²¹ —. Au feu tous ces glossateurs et commentateurs qui défigurent et rendent inintelligibles les auteurs qu'ils prétendent expliquer. Érasme insiste sur cette nécessaire purification. Il l'écrit à Jacques Batt :

Les écoles, sans exception, n'enseignent que pure barbarie ; nulle part on n'y explique les auteurs latins ; mais on y entend hurler

¹⁹ À J. Maldonat, 30 mars 1527.

²⁰ « Ut vere Ciceronem exprimamus et summan illius viri facundiam cum Christiana pietate copulemus » (*Ciceronianus*). Sur ce point, Érasme est d'accord avec Pétrarque, dont les leçons étaient oubliées en Italie.

²¹ *Gargantua*, ch. XIV et *Pantagruel*, ch. VII.

Papias, Huguitus, Ebrardus, le Catholicon, le Grecista, le Graxilokuus, dont l'impudence n'a point d'égal et qui se disputent le premier prix d'ignorance. Ces chefs de barbares ont ruiné de fond en comble la langue de Rome [...]. Tous méritent qu'on les couse dans un sac avec leurs bouquins et qu'on les précipite dans le Tibre ²².

Érasme toutefois ne va pas jusqu'à proscrire tous les grammairiens et scolastes. Il admet qu'on recoure à Donat ou à Diomède ; et, bien entendu, il conseille vivement que l'on prenne comme guide Lorenzo Valla, dont les *Élégances latines* sont la plus admirable introduction à la connaissance des grands génies de Rome. On sait d'ailleurs quelle déférence il porte à Quintilien qui a si clairement résumé, ordonné et expliqué les préceptes littéraires de Cicéron.

Mais le meilleur est de se plonger dans les textes eux-mêmes de ces merveilleux prosateurs et poètes, à condition d'éviter les erreurs et les désordres où certains d'entre eux sont tombés.

Rejeter le paganisme d'esprit qui risque de nous être insufflé par un amour inconsidéré des Lettres antiques et qui conduit au paganisme des mœurs, c'est exercer ce que saint Augustin appelle la « doctrina christiana » et dont Érasme ne cesse de conseiller la pratique. Il semble bien que dans ses idées pédagogiques et pour établir sa notion de la culture chrétienne, l'humaniste se soit inspiré principalement du *De Doctrina christiana* : c'est ce que met en belle lumière la récente thèse de M. Charles Béné ²³.

Prenons pour référence fondamentale l'*Enchiridion militis Christiani*, l'un des plus anciens ouvrages d'Érasme et qui nous montre que, dès le début de sa carrière, il avait conçu son dessein de restauration des Bonnes Lettres.

Ce livre est né de l'enthousiasme qui avait enflammé Érasme à la lecture de saint Paul — ce saint Paul que commentait si

²² À Jacques Batt, 20 janv. 1521 (Allen IV, p. 440).

²³ Béné (Charles), *Érasme et saint Augustin* (thèse), Genève, Droz, 1970.

merveilleusement John Colet. La métaphore militaire du titre est très paulinienne et l'œuvre est pénétrée de la doctrine de l'Apôtre sur le Corps mystique du Christ.

Le traité s'adresse à des laïcs et son but est pratique. Le soldat chrétien doit être un lettré. Il étudiera les auteurs classiques, mais en se rappelant ce que faisait observer déjà saint Justin au II^e siècle : que tout ce qu'ils ont dit ou pensé de vrai et de bon vient du Christ, Verbe de Dieu qui, par eux, préparait lointainement sa « république chrétienne » : « Christi esse puta quidquid usquam veri offenderis ». Cette conviction aidera le soldat chrétien à se garder, au cours de son étude, de toute infiltration de paganisme : « Nolim te cum gentilium literis gentilium et mores haurire ». Il mènera donc son labeur avec discernement et vigilance. Il lira les païens, suivant le conseil des Pères, « modice », « cautius, cum delectu », c'est-à-dire avec modération, choix et circonspection, et sans s'y attarder outre mesure : « in transcurso », « cursim et peregrinantis, non habitantis more » : comme un voyageur, qui a le souci d'enrichir son savoir en pays étranger, mais qui n'y établit pas sa demeure.

Ici, Érasme, pour souligner à la fois la légitimité et les limites de cette exploitation par un chrétien de la culture antique, recourt à des symboles utilisés par les Pères et les auteurs spirituels : « Ils répètent à l'envi qu'ils ne font qu'imiter en cela le peuple hébreu qui emporta, à sa sortie d'Égypte, les vases d'or et d'argent de ses ennemis » (saint Augustin) — ou bien ils rappellent (avec saint Jérôme) que le *Deutéronome* permettait aux Israélites d'épouser une captive, à condition de lui raser la tête et les sourcils, de l'épiler et de lui couper les ongles ²⁴.

Ainsi, dit Érasme, s'il convient d'engager, comme servante de notre culture, la littérature païenne, il faut prendre la précaution de la rendre inoffensive ; et s'il nous est recommandé d'user des trésors de l'Égypte, il est très périlleux d'introduire chez nous l'Égypte entière, avec ses idoles et ses idolâtries. Si le chrétien cultive le latin et le grec, ce doit être dans la vue d'orner le temple du Seigneur, qui en a bon besoin, souillé qu'il est par l'ignorance et la barbarie.

²⁴ Voir Denys Gorce, la *Lectio divina* . . ., Paris, 1925.

Autre comparaison traditionnelle : celle de l'abeille. « Si dans les livres des païens, tu recueilles le meilleur et, à l'exemple de l'abeille, si tu butines seulement les sucres salutaires et purs, tu fortifieras considérablement ton esprit ». Laissons les symboles : en termes de vie chrétienne, le bon lettré évangélique réglera son étude en maintenant constamment sous ses yeux l'image du Christ et en rapportant à lui seul tout son labeur : « En fin de compte, l'essentiel est de référer tout au Christ » (« Postremo, quod est praecipuum, [. . .] omnia ad Christum referantur »). Détaillons, précisons :

« Si tu poursuis la culture littéraire en vue de t'en servir pour découvrir le Christ, caché aux profondeurs des livres ; pour l'aimer une fois découvert ; une fois reconnu et aimé, pour le communiquer aux autres et en tirer pour toi-même un bénéfice spirituel, alors tu peux te disposer à entrer dans les études littéraires ».

Dans tous ses écrits et notamment encore dans ses *Adages* (dès 1500 et surtout dans l'édition de 1508), Érasme affirme l'intention inébranlable qui est la sienne de « faire servir la sagesse antique, ainsi qu'il l'avait appris d'un Rodolphe Agricola, d'un Robert Gaguin et d'autres, à l'étude de la sainte Écriture et à la formation du Chrétien ²⁵ ».

Ainsi conçue, c'est-à-dire fondée sur une étude directe et profonde des plus beaux et des plus nobles écrits de l'antiquité grecque et latine ; éclairée par la lumière évangélique, la culture littéraire est une véritable « propédeutique », ainsi que le disaient déjà les anciens Pères, une initiation à la pensée chrétienne, une préparation à la « philosophie du Christ ».

Et s'il en est ainsi, c'est que d'abord, répétons-le, la beauté du verbe, chez ces grands artistes, nous élève à un certain pressentiment de la beauté divine (selon la dialectique platonicienne et augustinienne) ; et c'est aussi que nous entrevoyons la figure du Christ à travers les chefs-d'œuvre littéraires de l'Antiquité.

²⁵ Cité par Henri de Lubac, *Exégèse médiévale*, t. IV, Paris, Aubin, 1964, p. 460.

Érasme, quand il se livre à cette haute pensée, est saisi d'une émotion admirative qu'il n'a jamais si bien exprimée que dans la page célèbre du *Convivium religiosum* des *Colloques* :

On ne doit pas appeler « profane » ce qui nous enseigne la piété et les bonnes mœurs. Il est vrai que l'Écriture Sainte doit avoir partout l'autorité suprême. Cependant je rencontre souvent sous la plume ou dans la bouche des auteurs païens, y compris les poètes, des paroles d'une inspiration si pure, si religieuse, si divine que je ne puis m'empêcher de croire que, lorsqu'ils les écrivaient ou les prononçaient, un souffle divin animait leur cœur. L'esprit du Christ, sans doute, se répand plus largement que nous le pensons. Dans l'assemblée des saints, ils sont nombreux qui ne figurent pas au calendrier. À vous, mes amis, j'avouerai ce que j'éprouve : je ne saurais lire les traités de Cicéron sur la Vieillesse, sur l'Amitié, sur les Devoirs, ou les *Tusculanes*, sans baisser de temps en temps le livre et sans vénérer cette âme sainte qu'inspirait un esprit tout céleste . . . Je n'ai jamais rien lu, chez les auteurs de l'antiquité, qui s'accorde mieux avec les sentiments d'un vrai chrétien que les propos que tient Socrate à Criton, au moment de boire la ciguë : « Dieu approuvera-t-il mes actions ? Je ne sais. Du moins j'ai fait tous mes efforts [ligne sautée ici] en bonne part ». — Ce grand homme ne se faisait pas un mérite de ses actions ; mais, en raison de sa volonté sincère d'accomplir la volonté divine, il avait la ferme espérance que Dieu, dans sa bonté, le traiterait avec faveur, voyant qu'il s'était appliqué à bien vivre. — Voilà certes des sentiments admirables chez un homme qui ne connaissait ni le Christ ni les Saintes Écritures. Aussi, lorsque je relève de pareils exemples chez ces grands hommes, je ne puis me tenir de m'écrier : Saint Socrate, priez pour nous. De même, souvent, j'ai de la peine à ne pas croire que les saintes âmes de Virgile et d'Horace soient sauvées.

Il est une autre page d'Érasme beaucoup moins connue (car ils ne sont pas foule, ceux qui se donnent l'interminable tâche et l'innombrable plaisir de lire l'œuvre entière de l'Humaniste) ; une page d'une pensée plus vaste, par où Érasme nous fait voir le Christ à l'origine, au centre et au terme de toute l'Histoire humaine. On peut la résumer ainsi : « Omnia ad Christum referuntur » : tout s'ordonne par rapport au Christ. Voici quelques passages de ce magnifique texte :

L'éternel modérateur des choses, étant la Sagesse en personne, a structuré l'Univers avec une sublime intelligence ; il le soumet à une admirable évolution. Il répartit toutes choses de façon qu'elles se correspondent l'une à l'autre dans une merveilleuse harmonie [...]. Il a voulu subordonner à ce siècle d'or, où il avait décrété de naître, toutes les époques antérieures et les siècles à venir. Il a ordonné à toutes les créatures de l'univers de contribuer à la gloire et à la prospérité de son Royaume et il a promis d'assurer, lui, la perfection de toute chose. « Lorsque je serai élevé de terre, a-t-il dit, j'attirerai tout à moi » (Jean, XII, 32). C'est avec une parfaite propriété de terme qu'il a employé le verbe « traho » (attirer, amener de gré ou de force), afin que nous comprenions que toutes choses, même hostiles, même païennes, ou étrangères à lui d'une manière ou de l'autre — et même si elles ne le suivent pas spontanément — doivent bon gré mal gré être amenées à l'adoration du Christ [...]. Vers quel but tendaient, et dès le commencement du monde, tant de symboles, tant de prodiges, tant de mystères ? Sachez-le : tout était orienté à l'ère chrétienne [...]. Ne parlons pas des bouleversements des Empires : mais à quoi se rapportaient l'énorme entreprise de fonder la nation romaine (« tanta mole Romanam condere gentem ») et, au prix de tant de défaites, de tant de victoires si sanglantes, la soumission de toute la terre à la Ville-Reine (Urbi rerum Dominae universum subigere Orbem) ? N'est-il pas évident que nous avons là l'effet d'une décision divine ? Elle avait pour but, à n'en pas douter, d'assurer à la religion chrétienne, dès sa naissance, une diffusion plus facile dans toutes les parties de la terre, comme si elle se répandait de la tête unique dans tous les membres.

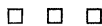
Érasme se demande ensuite : pourquoi l'invention par les Anciens de tant d'arts, de tant de sciences ?

Où tendait tout cela ? Est-ce pour que nous méprisions, lorsque nous, chrétiens, nous sommes entrés dans le monde, toutes ces inventions ? N'est-ce pas plutôt afin que notre Religion trouvât, dans ces admirables travaux de l'esprit humain, une beauté de surcroît et une confirmation ? Toutes les actions vertueuses des païens, tous leurs écrits pleins d'intelligence, leurs géniales pensées [...] c'est le Christ qui les leur avait inspirés pour la préparation de son Royaume. C'est lui qui leur avait donné ce génie, c'est lui qui leur avait communiqué cette ferveur d'investigation ; et ce n'est que grâce à lui que leurs recherches ont été couronnées de succès.

Il serait fort intéressant d'étudier en détail et de commenter ce chapitre de l'*Antibarbarorum Liber* ²⁶.

Bref, conclut Érasme, « c'est le Christ qui est le terme de l'univers dans son ensemble et de chacun de ses éléments : tout regarde vers lui, tout converge en lui seul ».

Il est trop aisé de donner à Érasme le mérite d'avoir devancé Bossuet et d'avoir esquissé dans cette page, entre autres, le *Discours sur l'Histoire universelle*. Il est plus juste de signaler que notre auteur — comme fera Bossuet après lui — a puisé chez les Pères (par exemple chez Cyrille d'Alexandrie) ce développement sur « les différents âges de l'Histoire en fonction du Christ » ²⁷. Mais notre humaniste, ici comme partout, s'assimile ses emprunts et les adapte avec une grande liberté. Sa pensée se fonde toujours sur la tradition chrétienne la plus avérée, la plus universelle ; mais, pareil à l'abeille qu'il a évoquée, il fait son propre miel de ces divers apports.



On peut mesurer de façon plus précise, après cette enquête, la signification foncière et l'ampleur de cette entreprise qui a occupé et passionné Érasme toute sa vie : la défense et la réhabilitation des Bonnes Lettres.

Il a voulu donner à la culture humaine — ou plutôt lui restituer — son âme religieuse, sans quoi elle ne serait qu'un ameublement de la mémoire, un ornement futile de l'esprit, une vaine élégance de la parole ou encore un moyen de conférer de l'agrément à la vie de société.

Il a rappelé à ses contemporains que la Parole est un don divin, un don du Verbe de Dieu, du Logos ²⁸ ; que la fonction de la Parole humaine est de refléter l'Intelligence divine et la beauté des messages divins ; que, depuis les origines de l'Histoire, les grands génies de l'art et de la pensée ont

²⁶ L.B., t. X, col. 1961 sq., 1713-1730.

²⁷ Cf. Louis Bouyer, *Autour d'Érasme*, Paris, éd. du Cerf, 1955, pp. 113 ss.

²⁸ C'est là une vérité que Guillaume Budé met fortement en relief, lui aussi, dans son *De Transitu Hellenismi ad Christianismum*.

répandu, sciemment ou à leur insu, la semence du Verbe ²⁹ ; et qu'ainsi le Christ reconnaît pour ses fidèles des poètes et des philosophes qui ne l'ont pas connu et qui ont préparé sans le savoir son avènement.



Condamnera-t-on Érasme sous prétexte qu'il préconise une culture « dirigée » ? Mais il se fait gloire, justement, de diriger la culture — ou plutôt il constate, comme un fait qui s'impose, que la vie de l'homme, dès sa création, est dirigée, qu'il le veuille ou non. Tout tend vers le Christ : l'Univers, l'Histoire, l'Humanité. Culture dirigée ? oui : entendons par là une culture rendue à son vrai sens, remise dans son droit chemin, préservée des déviations mortelles. Une culture *orientée*, au sens profond de ce beau mot : l'Orient, c'est le Christ, « Sol invictus ». « O Oriens », chante la liturgie de l'Avent. Il ne peut y avoir de culture authentique, pour Érasme, qu'illuminée par la Vérité divine. Il n'y a de culture féconde, selon lui, que celle qui mène l'homme à la divinisation.

Les premiers apologistes chrétiens ont exploité, entre autres symboles qu'ils tiraient de la mythologie ou de la légende, le thème de l'*Odyssée*. Sur l'Océan terrestre fertile en naufrages, la vergue d'Ulysse dessinait à leurs yeux la croix du Sauveur. C'est dans cette ligne de pensée qu'il faut comprendre l'esprit des Bonnes Lettres selon Érasme. C'est dans cet esprit qu'il a conçu et entrepris leur restauration.

Université Laval



²⁹ Cf. le Logos spermaticos de Clément d'Alexandrie.